

Le terrorisme de Vautrin dans *La Comédie humaine*: une analyse de discours

Démon, tentateur, diabolique, hideux, terrible, épouvantable; voilà quelques prédicats qui, dans les récits du *Père Goriot*, de *Illusions perdues* et de *Splendeurs et Misères des courtisanes* qualifient Jacques Collin, alias Vautrin ou Carlos Herrera. Ce personnage inspire, tour à tour (je cite) de l'*effroi* (sa poitrine velue) de l'*horreur* (sa tête sans perruque), de la *crainte* (son regard), de la *répulsion* (sa physionomie générale). Un autre élément de Collin est essentiel: c'est sa parole. Tout d'abord la première apparition textuelle de Vautrin, dans *La Comédie humaine*, est placée sous l'égide du *dire*: "Un homme âgé d'environ quarante ans, qui portait une perruque noire, se teignait les favoris, se disait ancien négociant, et s'appelait Monsieur Vautrin". Ensuite, Collin est l'un des personnages de Balzac qui parle le plus et, dans les dialogues, ses longues répliques laissent peu de place à celles des autres personnages. Enfin son discours entretient des relations avec l'action. Voici comment dans *Splendeurs et Misères* le narrateur résume le *savoir-faire* de Herrera, qui vient de soulager Mme de Sérizy:

"Jacques Collin avait usé de cette suprême puissance qu'il exerça jadis sur la pauvre Esther; car il possédait cette parole, ces regards, ces gestes qui domptent les fous".

Vautrin/Herrera, en effet, croit - et pour cause ! - à la valeur performative du langage. Il l'avoue lui-même: "en disant deux mots je pourrais te faire scier le cou dans huit jours", dit-il à Mlle Michonneau.

Ces exemples le laissent penser, la terreur inspirée par Vautrin/Herrera et le terrorisme exercé par lui sont aussi discursifs. Autrement dit, le discours du personnage est analysable en termes d'*actes de langage*, à la fois illocutions et perlocutions, dans la terminologie d'Austin. Analyser le terrorisme discursif de Vautrin/Herrera revient donc à définir un *faire* spécifique qui implique la manipulation, par la parole, d'un personnage par un autre personnage. De là découle en effet le *savoir-faire* de Collin, composante de son *pouvoir*: il est passé maître dans l'utilisation de performatifs implicites. Je voudrais dégager quelques pistes d'analyse, en m'intéressant particulièrement aux interactions entre Vautrin et Rastignac d'une part, Herrera et Lucien d'autre part.

On peut, en utilisant la taxinomie de Searle, distinguer trois types d'illocutions propres à Collin: les *assertifs* - c'est-à-dire les énoncés paraphrasables en "j'affirme que"; les *commissifs*, énoncés paraphrasables en "je promets que"; les *directifs*, soit les énoncés du type "j'ordonne que". Ces trois modes illocutionnaires sont combinés différemment selon les contextes des oeuvres; les assertifs sont cependant les plus nombreux.

L'une des conditions préliminaires de l'illocution assertive est que l'interlocuteur soit susceptible de transmettre un *savoir* à l'interlocutaire. Le *savoir-faire* de Collin est donc, tout d'abord, un *faire-savoir*. Vautrin possède la connaissance, ne cesse de l'affirmer à Rastignac, et le narrateur renchérit: "il connaissait tout d'ailleurs". Herrera, pour sa part, déclare à Lucien: "je connais tout Paris", et lui donne un "petit cours d'histoire".

Dans la stratégie des manipulations, la condition symétrique de la transmission du *savoir* est le *non-savoir* de l'interlocutaire. Ainsi s'expliquent toutes les allusions au ton "paternel" de Vautrin, plaçant d'emblée le personnage en position de supériorité, comme il le souligne lui-même: "je vais vous éclairer, moi, la position dans laquelle vous êtes; mais je vais le faire avec la supériorité d'un homme qui, après avoir examiné les choses d'ici-bas, a vu qu'il n'y avait que deux partis à prendre".

Dans *Illusions perdues*, Herrera insiste davantage sur le *non-savoir* de Lucien: "vous ne connaissez ni les hommes, ni les choses", etc. Les contextes narratifs sont différents, et la stratégie de l'interlocuteur se modifie en conséquence. En effet dans *Le Père Goriot* Rastignac est un novice qui ne sait encore rien de la vie; dans *Illusions perdues* Lucien, après avoir expérimenté la vie, décide de se suicider (je rappelle que la rencontre Herrera/Lucien se situe significativement à la fin du roman). Aussi Vautrin présente-t-il le monde tel qu'il est pour établir ses axiomes, tandis que Herrera, quoique pour parvenir aux mêmes fins, se sert plutôt d'exemples historiques célèbres qu'il réinterprète à sa guise. Herrera le déclare de façon allusive, lorsqu'il émet sa première loi:

"c'est souvent au moment où les jeunes désespèrent le plus de leur avenir, que leur fortune commence. Voilà ce que je voulais vous dire, j'ai préféré vous le prouver par un exemple."

L'exemple n'avait de valeur qu'illocutionnaire: le *dire* était un *faire*.

Si la condition préliminaire de l'illocution assertive est la transmission du *savoir*, sa condition essentielle, d'après Searle, est que l'interlocuteur présente un état de faits, en établissant simultanément la vérité de la proposition exprimée.

Ainsi se multiplient de nombreuses maximes qui, au présent gnomique, se passent de toute démonstration. Elles ponctuent le discours de Vautrin présentant à Rastignac l'horreur du monde: "voilà la vie telle qu'elle est. Ca n'est pas plus beau que la cuisine, ça pue tout autant, et il faut se salir les mains si l'on veut fricoter". La fréquence des comparaisons ajoute à la force de l'assertion, d'autant quand elles sont choisies dans un registre animalier: "un homme est moins que rien quand il se nomme Poiret; on peut l'écraser comme une punaise, il est plat et il pue"; Paris est une "forêt du Nouveau Monde" où l'on pratique "différentes chasses sociales".

Dans *Illusions perdues* les maximes deviennent des sentences quand Herrera explique à Lucien le "code de l'ambition": "la morale, jeune homme, commence à la loi"; "de là, jeune homme, un second précepte"; "du second précepte découle ce corrolaire". Le présent gnomique est renforcé par la fréquente utilisation du "tout" qui, généralisant l'énoncé, ne laisse pas d'alternative à l'interlocutaire: "tous les grands hommes sont des monstres", "tous et chacun ont démenti le début au point d'arrivée", "le succès est la raison suprême de toutes les actions", par exemple.

L'assertion, d'état de faits, peut devenir séduction. Les prémisses de la tentation se manifestent avec des énoncés du type "Pour avoir Y, il faut X". On les rencontre dans les deux oeuvres, principalement dans *Le Père Goriot*; il s'agit, là encore, d'énoncer des lois, de présenter des vérités; la force illocutionnaire est accentuée, puisqu'elle sous-entend un *devoir*.

La seconde étape de la tentation consiste à affirmer l'avenir du personnage. L'illocution se combine avec l'utilisation du futur, l'énoncé prend la forme "Si tu fais X, tu auras Y". Comme l'a remarqué Claudine Vercollier, le futur est omniprésent dans le discours de Vautrin; sa valeur illocutionnaire est en fait variable.

Dans *Illusions perdues*, l'assertion au futur tente de séduire l'interlocutaire en lui présentant un état de faits certain, l'interlocuteur devient prophète: "Qu'il se trouve derrière toutes vos belles qualités une force *semper virens*, et rien ne vous résistera dans le monde",

dit Herrera à Lucien; ou encore: "quand, après avoir su trouver légalement une fortune, vous serez riche et marquis de Rubempré, vous vous permettrez le luxe de l'honneur", etc.

Dans *Le Père Goriot*, l'assertion au futur est double. Vautrin montre à Rastignac quelle sera sa vie s'il choisit la voie de l'honnêteté; c'est bien entendu un moyen de le détourner de cette voie, surtout quand les comparaisons, dont Lucienne Frappier-Mazur a souligné la brutalité, renchérisent sur l'horreur du tableau:

"il faudra, généreux comme vous l'êtes, commencer, après bien des privations à rendre un chien enragé, par devenir le substitut de quelque drôle, dans un trou de ville où le gouvernement vous jettera mille francs d'appointements, comme on jette une soupe à un dogue de boucher".

L'autre utilisation du futur - et c'est là, à mon sens, l'erreur de Vautrin - consiste à présenter à Rastignac le cours des événements comme acquis, avant d'avoir obtenu que l'illocution ait un effet perlocutionnaire: "la dot vous rendra blanc comme une robe de mariée", "avant peu de jours vous serez à nous". Comme l'a remarqué Searle, l'une des conditions de réalisation de l'assertion est que l'interlocutaire puisse penser qu'elle est vraie; or dans ce cas Vautrin semble trop présumer de la faiblesse de Rastignac. Cet exemple le montre bien: "Voilà qui est dit. Vous épouserez". Réaction de Rastignac: "Qu'il fasse comme il voudra, je n'épouserai certes pas Mlle Taillefer".

Par la fréquence d'illocutions assertives, Vautrin/Herrera se pose comme le détenteur du savoir qui connaît le monde, en expose les règles de façon didactique. Néanmoins, de "il faut faire" à "tu dois faire", il n'y a qu'un pas; c'est-à-dire que dans le discours de Collin les *assertifs* sont en fait liés à des *directifs*, parmi lesquels Searle classe conseils, ordres, etc; c'est un corollaire de la supériorité de l'interlocuteur sur l'interlocutaire.

Cette parenté des assertifs et directifs de Collin est bien exprimée par l'une des premières répliques de Herrera à Lucien: "Vous ne mourrez pas, dit l'Espagnol avec autorité". Il s'agit d'une assertion, au futur, qui dissimule une commande. Or le discours de Collin est criblé de conseils. En voici deux exemples pour Herrera: "De ce que je viens de prendre au hasard dans la collection des petits faits vrais résulte cette loi: ne voyez dans les hommes, et surtout dans les femmes, que des instruments, mais ne le leur laissez pas voir"; "vous avez agi en enfant, soyez homme, soyez chasseur, mettez-vous à l'affût, embusquez-vous dans le monde parisien, attendez une proie et un hasard" (il s'agit d'une réitération directive de la métaphore de la *chasse*, transformée: elle était en effet présentée à Rastignac

sur le mode assertif). L'utilisation du vocabulaire et la présence généralisée de l'impératif ne trompent pas: ces conseils cachent des ordres.

Il en va de même pour le discours de Vautrin à Rastignac, d'autant que ce que C. Prendergast nomme la "grande leçon" de Vautrin est introduite par une série d'impératifs: "venez vous asseoir là-bas", "mettez vos sacs là", "écoutez-moi d'abord, vous me répondrez après".

Tout comme les assertifs qui prennent la forme du *devoir* sont liés, dans le discours de Collin, à l'utilisation de directifs, ceux qui déclarent un état futur s'associent à l'utilisation de *commissifs*, c'est-à-dire les actes de langage par lesquels, selon Searle, l'interlocuteur s'engage à réaliser pour l'interlocutaire la proposition exprimée (telles les promesses). Il n'y a qu'un pas, en effet, d'un énoncé du type "Si tu fais X, tu auras Y", à un énoncé du type "Si tu fais X, je te promets Y". Toutefois Vautrin/Herrera promet peu; il préfère, c'est évident, affirmer et ordonner.

Dans le cas de Rastignac, les promesses de Vautrin sont toujours liées à des conditions préliminaires, comme quand il lui expose son plan de fuite aux États-Unis: "Si je deviens riche, je vous aiderai. Si je n'ai pas d'enfant, je vous lèguerai ma fortune". Le passage dans lequel Vautrin s'engage le plus - c'est-à-dire propose le pacte - est d'ailleurs tout entier au conditionnel: "Si vous vouliez devenir mon élève, je vous ferais arriver à tout", etc.

Collin change de ton dans son interaction avec Lucien, plus expérimenté, peut-être, par sa tentative ratée avec Rastignac. Les commissifs sont au futur, et par deux fois le performatif devient explicite. Il s'agit là encore d'une stratégie. Dans le premier cas, la promesse, énoncée, tempère l'aspect brutal de l'ordre: "Obéissez-moi comme une femme obéit à son mari, comme un enfant obéit à sa mère, je vous garantis qu'en moins de trois ans vous serez marquis de Rubempré", etc; dans le second cas, elle tend à cacher l'asservissement décrit: "Je vous maintiendrai, moi, d'une main puissante dans la voie du pouvoir, et je vous promets néanmoins une vie de plaisirs, d'honneurs, de fêtes continuelles..."

Paul Ricoeur l'a remarqué, il est possible d'identifier les actes illocutionnaires à l'aide de paradigmes spécifiques fixés par l'écriture, et donc de construire une "grammaire énonciative" de l'idiolecte de Collin et de ses stratégies discursives. Bien que les schémas

en soient transformés selon les contextes, ils se retrouvent d'une oeuvre à l'autre, d'autant que les contenus des leçons sont les mêmes, ainsi que les buts visés par la tentation.

Le second aspect de l'acte de langage, essentiel dans une manipulation terroriste, concerne l'effet produit par le discours. Or les perlocutions, effets obtenus par le fait de dire, posent un problème d'analyse, Ricoeur l'a rappelé, car elles ne sont pas vraiment liées au contenu de l'énoncé; "c'est le discours en tant que stimulus", déclare Ricoeur. Dans un récit, du fait que le discours des personnages est imbriqué dans l'action, le problème est cependant différent, car il ne se pose plus en termes discursifs mais narratifs: c'est l'énoncé narratif qui, établissant ce qu'Austin nomme la "conséquence perlocutionnaire", permet rétroactivement de distinguer illocutions d'une part et perlocutions de l'autre (par exemple *déclarer et convaincre, menacer et faire peur, ordonner et faire faire*, etc).

Si l'on considère d'un point de vue macrostructural que les discours de Collin ne représentent qu'une seule tentative perlocutionnaire, celle de *faire-faire*, on peut penser que l'acte de langage n'a aucun effet sur Rastignac, alors qu'il en a un sur Lucien. C'est d'ailleurs ce que semble croire le narrateur de *Splendeurs et Misères* qui compare ainsi les deux influences de Collin: "Là où jadis Rastignac tenté par ce démon avait résisté, Lucien succomba, mieux manoeuvré, plus savamment compromis". On doit cependant établir quelques nuances.

Plusieurs notations disséminées dans le récit et se glissant dans le dialogue indiquent que dans *Illusions perdues* Lucien est bien la victime des perlocutions de Herrera. Je ne multiplierai pas les exemples, qui sont nombreux; notons simplement que le triomphe du discours se marque dans le texte de trois manières différentes.

Tout d'abord, la dernière tentation de Herrera, celle de la vengeance a sur Lucien un effet tel qu'il voit le tableau de son retour à Paris, conclu de la sorte: "il allait se retrouver dans son milieu, mais protégé par un politique profond jusqu'à la scélératesse de Cromwell. «J'étais seul, nous serons deux», se disait-il", si bien que la dernière loi assertive de Herrera, sur la solitude, apparaîtra de façon symétrique comme la confirmation du sentiment de Lucien. Le deuxième effet perlocutionnaire est bien un *faire-faire*: Lucien se donne à Herrera à la fin de la scène: "mon père, je suis à vous". Le troisième effet est

indiqué dans la lettre que Lucien envoie à sa soeur: "Je ne m'appartiens plus, je ne suis plus que le secrétaire d'un diplomate espagnol, je suis sa créature", énoncé qui est en fait l'actualisation d'une assertion antérieure de Herrera, au présent, qui n'était donc pas si prématurée qu'il aurait pu sembler: "Je vous ai pêché, je vous ai rendu la vie, et vous m'appartenez comme la créature est au créateur". Ce que le narrateur de *Splendeurs et Misères* nomme "cette oeuvre horrible de la conquête de Lucien par Jacques Collin" (avec, dans ces deux derniers exemples, comme souvent, une allusion au savoir-faire "créatif" de Collin) est donc la conséquence d'une perlocution, en plusieurs étapes, et l'on pourrait dire que dans le cas de Lucien elle est d'autant mieux réalisée que Herrera effectue non seulement un *faire-faire*, mais encore un *faire-être*.

A l'opposé, de nombreuses notations indiquent dans *Le Père Goriot* l'échec de la parole de Vautrin sur Rastignac. Néanmoins les phénomènes sont plus complexes, et la distinction qu'Austin établit entre "but perlocutionnaire" et "conséquence perlocutionnaire" est ici essentielle. Une perlocution, tout en manquant son but, peut néanmoins produire un effet autre. Voici par exemple la conséquence qu'a sur Lucien le "code de l'ambition" de Herrera: "Vous m'effrayez, mon père!". Il va sans dire que la perlocution *faire peur*, symétrique de l'illocution commissive de la *menace* (telle qu'on la rencontre par exemple dans *Splendeurs et Misères* avec Rastignac et Esther), n'était pas le but d'Herrera, qui était plutôt de convaincre. Le même phénomène se retrouve dans *Le Père Goriot*, à la fin de la leçon de Vautrin, quand Rastignac s'écrie: "Quelle horreur!". Néanmoins il poursuit avec cet énoncé significatif: "Silence! Je ne veux pas en entendre davantage, vous me feriez douter de moi-même"; c'est un aveu implicite de la force que la parole de Vautrin exerce sur lui, et des conséquences dévastatrices qu'elle pourrait avoir.

Car tel est bien le cas: avant la proposition du pacte et après le discours de Mme de Beauséant, Rastignac pense déjà: "Vautrin a raison, la fortune est la vertu". Considérons donc ce qui se passe dans le récit après la leçon.

Que le discours de Vautrin soit perlocutionnaire, Rastignac l'admet avec une comparaison significative: "il me déchirait le coeur avec des griffes d'acier". Le récit entérine cette action du discours, en associant parole et énoncé de *faire*: "La parole de Vautrin, quoique cynique qu'elle fût, s'était logée dans son coeur". On retrouve une

situation perlocutionnaire identique dans *Illusions perdues*, quoique le narrateur y insiste, comme souvent, sur la faiblesse de Lucien: "La corruption tentée par ce diplomate sur Lucien entrait profondément dans cette âme assez disposée à la recevoir", et Lucien est "pris par le charme de cette conversation cynique." Les termes sont similaires; ce qui distingue les deux énoncés, c'est le participe "pris", qui indique déjà un résultat de l'action.

Même si le narrateur du *Père Goriot* insiste pour sa part plusieurs fois sur la force de caractère de Rastignac, deux éléments du texte nous permettent d'affirmer que le discours de Vautrin a sur le personnage une conséquence perlocutionnaire décisive.

Après l'arrestation de Vautrin, Rastignac est choqué par l'attitude de Delphine de Nucingen envers son père:

"Il voyait le monde comme un océan de boue dans lequel un homme se plongeait jusqu'au cou, s'il y trempait le pied. «Il ne se commet que des crimes mesquins. Vautrin est plus grand»."

Admettre enfin la grandeur de Vautrin revient à lui donner raison; de plus l'énoncé réintègre la métaphore du *bourbier*, insérée auparavant, sur le mode assertif, dans le discours de Vautrin. De même, le célèbre défi qu'à la fin du roman Rastignac lance à Paris, "A nous deux", reprend exactement les termes que Vautrin utilisait pour introduire sa leçon. S'il n'a pas convaincu Rastignac d'être son complice, il lui a néanmoins imposé sa vision du monde, si bien que le discours et le point de vue de Rastignac épousent finalement les siens.

La manipulation perlocutionnaire n'a pas réussi à *faire-faire*, moins encore à *faire-être*, elle est cependant parvenue à *faire-croire*. Ainsi se révèlent, selon des stratégies et des degrés divers, mais dont les composantes sont souvent similaires, les facettes discursives de l'"horrible influence" de Collin, dont parle le narrateur de *Splendeurs et Misères* pour associer les trois textes au même cycle: celui d'un *savoir-faire* terroriste.